

Malaise au pays du féminisme

Je suis une femme. Juste une femme, qui vaut peut-être bien toutes les femmes et que vaut n'importe qui. J'ai trente-trois ans.

J'ai été directement concernée par l'inégalité salariale. Le sexisme ordinaire en entreprise, je connais. Je ne compte plus les fois où j'ai subi, comme huit femmes sur dix, le harcèlement de rue ou dans les transports.

Pendant six ans, j'ai vécu un phénomène d'emprise avec un homme si jaloux qu'il en était devenu menaçant. J'ai eu peur à de nombreuses reprises en rentrant seule le soir, une fois la nuit tombée, rasant les murs et m'assurant que ma bombe lacrymogène se trouvait bien dans mon sac, dégainable à tout instant, et comme bien des filles, plusieurs fois, j'ai dû faire semblant d'être avec mon père ou un copain au téléphone. Plusieurs fois, j'ai eu peur de tomber enceinte alors que je ne le voulais pas. De manière constante, j'ai dû batailler pour prouver à mes collègues masculins que mes particularités physiques et mes goûts féminins assumés ne faisaient pas de moi une décérébrée. J'ai failli mourir, une veille de Noël, à l'hôpital, ce qui m'a valu de connaître d'importants problèmes de fertilité. Je

ne dirais pas que de tout cela je n'ai pas souffert. Mais de tout cela je me suis remise.

Cependant, ces derniers temps, un point me questionne en profondeur.

Il s'agit de ce sentiment de malaise persistant, cette absence de réponse univoque, en 2023, à la question que j'ai tant posée : « Et vous, êtes-vous féministe ? »

Mes proches, mes amis ou anciens collègues, mais surtout les quelque cent cinquante femmes – et hommes – avec qui je me suis entretenue sur mon podcast « Legend Ladies » ont été traversés par cette même question.

Lancée en 2020, cette émission a rapidement connu une très grande audience. La démarche initiale venait d'une envie et de la curiosité d'interroger la notion d'ambition féminine. Était-elle si différente chez une femme d'affaires, une entrepreneuse, une politique, une autrice, une actrice, une médecin, une femme au foyer ? Par-delà les parcours, les réussites, les âges, les origines sociales, était-il possible de définir cette ambition ? Pour quelles raisons certaines femmes avaient-elles du mal à l'assumer, en éprouvant le besoin de la justifier ou en allant jusqu'à s'en excuser, quand il n'était pas carrément question de la dénigrer ? Quel sens mes invitées allaient-elles donner à ce mot qui souffre encore d'une réputation ambivalente lorsqu'il est conjugué au féminin ?

Mon axe de départ était donc le suivant : questionner l'idée d'ambition chez mes interlocutrices au travers de leur parcours, leur environnement professionnel, leur âge, leur

... et pour un féminisme éclairé

trajectoire ; ôter à cette notion la couleur négative qu'elle acquiert quand elle concerne une femme (si tant est qu'il existe une ambition liée au genre...) ; montrer qu'elle est finalement protéiforme en retraçant les vies de personnes qui ont osé suivre leur voie, faire entendre leur voix.

Tordons d'emblée le cou à une idée qui fâche. L'ambition peut s'avérer saine et même souhaitable, et elle peut se manifester de diverses manières. Il ne s'agit pas de « tout vouloir », ce qui rendrait le mot gros d'une avidité dont on le boursoufle déjà. Seuls les enfants malheureux ou les inconséquents veulent tout. Vouloir, ça n'est donc certainement pas se disperser. C'est se vouer à une vision du monde, à un projet qui nous tient plus que tout à cœur, ou à un idéal, et se donner les moyens d'y tendre. Si nous devons résumer l'ambition, je dirais qu'elle revient avant tout à assumer sa liberté, à ne pas céder sur ses désirs. À avoir l'audace de se réaliser pleinement, sans se travestir, sans se soumettre, ni rien concéder de soi.

Cependant, très vite, au fil des heures passées à interroger des femmes dans le but énoncé, je me suis aperçue que le véritable enjeu se trouvait ailleurs.

Assez naturellement, au cours des entretiens, j'ai été amenée à interroger mes invitées sur les obstacles qui ont ponctué leurs parcours – et autres questions que l'on aimerait ne plus avoir à poser aux femmes mais qui continuent de traduire une réalité :

« Avaient-elles eu le sentiment de devoir jouer des coudes pour faire leur place ? »

Manifeste contre le féminisme radical...

« Comment parvenaient-elles à concilier des carrières ambitieuses avec une vie de famille qui l'était souvent tout autant ? »

« Comment étaient-elles venues à bout de ce fichu syndrome de l'imposteur ? »

« Avaient-elles eu le sentiment de devoir prouver plus parce qu'elles étaient des femmes ? »

« Étaient-elles régulièrement confrontées au sexisme ? »

« **Et, au fait, se revendiquaient-elles "féministes" ?** »

Silences... Mouvements de recul... Crispations sur la chaise... Moues dubitatives... Yeux levés au ciel... Soupirs...

« Oui, mais... »

« Non, pas vraiment, mais... »

« Féministe, pas du tout !! »

« Évidemment, nous le sommes toutes ! »

« Féministe. » Chaque fois, le mot a un effet « éléphant dans un magasin de porcelaine ». Il paraît encombrant, on ne sait qu'en faire, on a vite envie de s'en débarrasser. Il énerve, crispe, dérange, fatigue ou, au contraire, il enthousiasme à l'excès. En tout état de cause, le moins qu'on puisse dire, c'est que le rapport à la question n'est pas apaisé.

... et pour un féminisme éclairé

POURQUOI CETTE INCAPACITÉ À PARLER D'UNE SEULE ET MÊME VOIX ?

Féministes, il me semble que nous le sommes toutes tant que ce mot recouvre l'idée d'une revendication à l'égalité des droits (politiques, économiques, culturels, sociaux, juridiques) et des libertés entre les femmes et les hommes.

Ayant moi-même fait mes armes dans des environnements professionnels particulièrement peu féminisés (fonctions de direction commerciale au sein d'entreprises de la French Tech où le taux de femmes ne dépasse guère les 20 %), compétitifs – où la performance est érigée en valeur absolue –, j'ai eu le loisir d'observer la « bro culture » (*ndlr* : littéralement la « culture des frères », « bro » étant une forme abrégée du mot anglais “brother”, « frère ») en marche. J'ai été directement confrontée aux inégalités salariales ou au sexisme.

Si l'on envisage donc le « féminisme » comme un mouvement constitué de vagues successives visant à établir une égalité absolument indispensable entre les sexes, face à des écosystèmes où le déséquilibre peut s'avérer criant, et comme le droit inconditionnel des femmes à pouvoir avoir un enfant si et seulement si elles le veulent, alors oui, le féminisme est un combat progressiste indispensable qu'il nous faut poursuivre et soutenir de toutes nos forces. S'accorder sur ce point de convergence est un préalable important.

Ensuite, lorsque l'on passe de la théorie à la pratique, le tableau devient plus nuancé.

Au fil de mon questionnement, il m'est apparu que la représentation du mouvement féministe, son mode d'expression et une partie de ses revendications ont rendu difficile l'émergence de convictions communes et univoques sur le sujet. Au point de desservir le combat initial que nous venons d'évoquer, noble et nécessaire.

Si nous avons aujourd'hui tant de mal à répondre avec assurance et sans détour, d'une seule et même voix, à la question « Êtes-vous féministe ? », c'est parce que l'on sent bien que ce mot porte en lui des dérives trop souvent en dissonance avec les intimes convictions des uns et des autres. Le terme de « féministe » est désormais entaché des excès du féminisme radical dans lequel très peu d'entre nous (femmes et hommes confondus) se reconnaissent, bien qu'il soit celui que l'on entend le plus dans l'espace public.

DÉFINITION ET CRITIQUE DU FÉMINISME RADICAL

Avant d'aller plus loin, il est indispensable de faire le point sur ce que l'on appelle « féminisme radical », afin de savoir de quoi précisément il est question.

Il s'agit de distinguer d'une part l'origine de ce mouvement, de l'autre ses modes d'action.

Le féminisme radical estime aller à la racine de l'oppression spécifique et systémique des femmes – le patriarcat –, afin de la combattre dans sa nature profonde. Les femmes sont perçues comme une classe collective

unique : celle des opprimées d'un système, sempiternelles victimes du patriarcat.

Le mouvement du féminisme radical se développe principalement durant la « deuxième vague » du féminisme, à partir des années 1960 dans les pays occidentaux, principalement en France, en Angleterre, au Canada et surtout aux États-Unis. Considérant les femmes comme un groupe ayant été et étant toujours opprimé par les hommes, il s'étend au contact de divers mouvements sociaux de gauche, comme le mouvement des droits civiques, le mouvement étudiant ou le mouvement hippie.

Son action peut prendre des formes diverses, allant du refus des normes de beauté au désaveu et au rejet du couple hétérosexuel – perçu comme un lieu d'oppression (nombre de féministes radicales font le choix « politique » de devenir lesbiennes) –, au refus de maternité, ou même à la cessation de toute interaction avec les hommes.

Je crois que s'attaquer aux origines de l'oppression comme le fait le féminisme radical est indispensable. Comment lutter efficacement si nous ne savons pas contre quoi ? Comment ne pas s'insurger face à la violence sexuelle, sexiste, économique ou encore raciale ?

Bref, le combat est juste et bien souvent justifié. Mais la route empruntée est trop étroite. Faire du patriarcat l'ennemi public numéro un, responsable de tous les maux, est une réponse bien trop courte. Exclure les hommes de l'équation est une erreur. Globaliser toutes les femmes comme une classe unique opprimée est réducteur. Opposer

les femmes et les hommes est dangereux. Ce féminisme radical manque en réalité d'ambition. En conséquence, il peine à rassembler : preuve en est, le nombre de courants et de contre-courants auxquels il a donné lieu et qui ne font que diviser le mouvement.

Dans le monde dans lequel nous vivons, construire des murs – qu'ils soient physiques ou symboliques – pour protéger son territoire est délétère, n'en déplaise à Donald Trump. Nous avançons, de plus en plus, dans un monde d'interdépendance. Les murs que tente d'ériger le féminisme radical mènent à une impasse, si ce n'est à un précipice.

Je crois réellement que le féminisme radical souffre.

Il souffre aujourd'hui comme un adolescent qui n'a pas achevé sa mue. Il lutte, il crie, il se rebiffe, il se rebelle, il s'oppose, il se débat, il est dans la confrontation systématique.

En cela, il se met dans une posture de contre-dépendance, il fait sa révolution.

Pour comprendre cette notion de contre-dépendance, il faut se plonger dans les travaux de Katherine Symor, analyste transactionnelle américaine ayant travaillé dans les années 1970 avec des membres de groupes opprimés.

Le « cycle de la dépendance » y est brillamment exposé en quatre stades. Le premier stade, celui de la dépendance, est une phase de soumission à l'autre. L'autre est responsable des choix, des actions et des résultats. C'est le cas typique d'un enfant envers ses parents ou d'un groupe opprimé par un autre.

... et pour un féminisme éclairé

Ensuite, vient le temps de la contre-dépendance. C'est celui de la rébellion, du rejet en bloc de ceux dont la personne, ou le groupe, était dépendante. Cette phase se caractérise par la colère, l'hostilité. C'est dans cette deuxième étape que l'on peut inscrire le féminisme radical actuel.

En troisième lieu arrive l'indépendance. Il s'agit de la phase durant laquelle la personne est responsable des choix, des actions et des résultats. C'est une étape de conscience de ses valeurs, de son identité, de son unicité. La personne indépendante peut obtenir ce qu'elle veut par ses propres moyens. Mais dans un monde fait d'interdépendance où les frontières, virtuelles ou physiques, s'estompent de plus en plus, l'indépendance ne peut pas constituer la ligne d'arrivée. Penser de façon indépendante et en silo ne convient plus.

Le point final, et quatrième temps, est donc celui de l'interdépendance. La personne interdépendante combine ses actions et son énergie avec celles de l'autre pour obtenir de meilleurs résultats. Elle s'épanouit et se développe dans sa relation avec l'autre. C'est une phase de maturité avancée. L'identité véritable doit se construire avec et non pas contre.

Le féminisme de demain devra donc développer une capacité à être interdépendant. Le féminisme radical s'apparente à l'adolescence du féminisme. Il a besoin de s'opposer pour exister. C'est une étape peut-être nécessaire mais non aboutie.